

Missir, Livio Amédéo, *Églises et État en Turquie et au Proche-Orient*, Bruxelles, chez l'auteur, 1973, 164 p.

Dimitri Kitsikis

Volume 5, numéro 4, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700503ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700503ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kitsikis, D. (1974). Compte rendu de [Missir, Livio Amédéo, *Églises et État en Turquie et au Proche-Orient*, Bruxelles, chez l'auteur, 1973, 164 p.] *Études internationales*, 5(4), 719–720. <https://doi.org/10.7202/700503ar>

L'auteur ne prétend pas à la nouveauté, mais plutôt à simplement restituer la pensée communiste dans son ensemble, à en reconstituer l'unité spécifique en suivant les rapports qu'entretiennent les concepts entre eux (p. 35). Il faut avouer qu'il y réussit en grande partie. Du moins, il fait bien la démonstration que le mouvement communiste et sa pensée ne se réduisent à aucune thèse ou ensemble de thèses énoncées dogmatiquement. « La théorie communiste n'est pas le prolongement mais la rupture du marxisme officiel » (pp. 286-287). Encore moins sont-ils, la propriété des États dits « socialistes », des partis communistes orthodoxes ou des groupes radicaux. En tant que mouvement le communisme ne peut être fixé, arrêté ou approprié. Il demeure toujours une possibilité. Cela est vrai tant de l'œuvre de Marx « formellement inachevée » (p. 86) que des pratiques révolutionnaires qui s'en réclament.

Signalons qu'un des grands mérites de l'ouvrage de Jean Barrot c'est de tenter de réellement réintégrer l'État à l'ensemble de la théorie marxiste (pp 160-161, 166-176). Il y réussit difficilement, c'est une de ses faiblesses, mais du moins il met en perspective ce problème que l'économisme avait rituellement ignoré.

Dans l'ensemble, autant l'ouvrage de Zarodov apparaît terne et vieilli, autant l'œuvre de Barrot intéresse par son souffle qui rajeunit ces concepts essentiels du marxisme auxquels nous sommes déjà habitués. Son intérêt tient moins d'ailleurs à l'introduction de nouvelles formules, comme celle de valorisation ou celle d'autonomisation, qu'à l'ampleur avec laquelle sont repris les concepts de capital, de valeur, de travail, etc. Un tel ouvrage permet de ne pas désespérer de la pensée marxiste qui demeure essentielle même si elle n'est pas toujours suffisante.

André VACHET

*Science politique,  
Université d'Ottawa*

MISSIR, Livio Amédéo, *Églises et État en Turquie et au Proche-Orient*, Bruxelles, chez l'auteur, 1973, 164p.

Il s'agit principalement d'un recueil d'articles de l'auteur, parus dans le journal d'expression française d'Istanbul, *Le Journal d'Orient*. Les problèmes analysés, qui se rapportent tous à la place prise par le christianisme dans l'aire proche-orientale, sont importants. Néanmoins, l'ensemble a un caractère décousu : tantôt il est question de l'attitude du christianisme oriental, face à l'œcuménisme romain de ces dernières années, tantôt du statut juridique des patriarches œcuméniques dans l'Empire ottoman.

Partant toujours de l'actualité, qu'il commente pour le journal, Missir en profite pour embrasser le passé, dans des analyses pénétrantes qui fourmillent de remarques judicieuses. Mais le caractère disparate du livre était inévitable, à partir de l'instant où l'auteur avait choisi de mettre bout à bout ses articles du *Journal d'Orient*. Je pense, néanmoins, que l'idée de les réunir en volume était, tout compte fait, heureuse, car elle permet au lecteur de s'informer sur maints détails de l'histoire du christianisme oriental.

Catholique romain, l'auteur n'en a pas moins une compréhension très poussée de l'Orthodoxie et une attitude positive envers elle. Un certain nombre de ses articles constitue des comptes rendus d'ouvrages sur le sujet des relations entre musulmans et non musulmans. Par exemple, le livre de Majid KHADDURI, *The Islamic Law of Nations. Shaybani's Siyar*, ou celui de Mgr Basile HOMSY, *Les capitulations et la protection des Chrétiens au Proche-Orient, aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*.

Les remarques de Missir sont surtout d'ordre juridique, du fait de la formation de ce dernier. Ainsi, l'aspect juridique de la laïcité le passionne, ce qui est compréhensible.

sible, dit-il, « ayant étudié dans une université d'un pays laïque comme celle d'Ankara, ayant fait notre doctorat dans une université d'un pays confessionnel comme celle de Rome, nous occupant personnellement des aspects juridiques de certains problèmes religieux et ayant posé les bases de ce que... nous avons décidé d'appeler le 'droit ecclésiastique turc' » (p. 61).

Particulièrement intéressante est une communication que l'auteur avait présentée en 1969, en Belgique, à la XXXIX<sup>e</sup> Semaine de missiologie de Louvain, communication intitulée « Présence chrétienne en Turquie ». Il y donne des indications utiles sur la rareté des cas de mariages mixtes entre chrétiens et musulmans dans une Turquie officiellement laïque, et sur les raisons de l'absence d'intégration des chrétiens dans la société turque. Il pense avec raison que « la diffusion de la langue turque dans tous les milieux chrétiens... sera certainement un élément très important pour une plus grande insertion des Églises dans le pays. Les arabes chrétiens sont chrétiens certainement comme les Turcs chrétiens, mais contrairement à ces derniers, ils parlent leur propre langue, l'arabe, et se sentent membres d'une même famille nationale » (p. 19 de la communication).

Malgré son caractère disparate, cet ouvrage possède un certain fil conducteur, car l'auteur voit les problèmes religieux de la région dans l'unité de civilisation ottomane. Ainsi, il parle de « minorités ottomanes à l'étranger » pour qualifier les chrétiens installés en Italie (Grecs, Arméniens et autres) provenant de l'aire géographique et culturelle ottomane. C'est une position fort juste et qui constitue un des intérêts majeurs du livre.

Dimitri KRYSIKIS

Département d'Histoire,  
Université d'Ottawa

LUKACS, Georges, *La pensée de Lénine*, (traduit de l'allemand par J.-M. BROHM, B. FRAENKEL et C. HEIM), Éditions Denöel, Paris, 1972, 148p.

George Lichtheim a dit que les deux penseurs originaux du communisme depuis 1917 sont Gramsci et Lukacs. Lukacs a écrit ce livre après la mort de Lénine et y a ajouté la Postface en 1967.

Pour Lukacs, l'essentiel de la pensée de Marx était la mise à découvert de l'actualité de la révolution, du fait que le pouvoir de l'État est à la fois une arme et le but de la lutte des classes. Les marxistes de la II<sup>e</sup> Internationale ne pensaient guère à une révolution dans le contexte de l'actualité et ne pensaient pas sérieusement à une lutte des classes comme une lutte pour le pouvoir de l'État. En conséquence (p. 86) « au point crucial il n'apparaît aucune différence entre Kautsky et Bernstein ». Pour un marxiste révolutionnaire de 1924 l'essentiel du génie de Lénine était naturellement sa vision intrépide pour saisir l'actualité de la révolution prolétarienne, invisible pour les marxistes vulgaires tant que les barricades n'étaient pas dans les rues (p. 11). C'est une restauration de la pureté de la théorie marxiste et un rappel à l'unité de la théorie et de la praxis. « Pour le marxiste l'analyse concrète de la situation concrète ne s'oppose pas à la théorie 'pure', au contraire : elle est le point culminant de la théorie authentique, point où la théorie trouve son accomplissement véritable, où elle se transforme en praxis. » (p. 59)

Qu'est-ce que la théorie peut apporter à l'analyse des situations ? Peut-elle identifier une « situation révolutionnaire » ? Lukacs (1967, p. 142) croit que la théorie autorisa l'insurrection armée de Moscou en 1905 parce que même l'échec faisait avancer le processus global révolutionnaire ; mais un tel jugement tient plutôt à l'intuition politique qu'à la théorie marxiste.

On peut facilement trouver des arguments théoriques pour autoriser la tactique qu'on